

La «taxonomie» ou la «taxinomie» est selon le Larousse la science des lois de la classification. Qu'apporte donc ce mot nouveau, nanti d'une physionomie empreinte de bonhomie à la compréhension de l'éducation.

Serait-ce un gadget ?

Depuis quinze ans, on a rafraîchi les techniques éducatives par une série de modes de haute volée. Citons dans le désordre : la logique des maths modernes, celle de la linguistique, celle du structuralisme, tous les psychologismes depuis la pédagogie institutionnelle jusqu'à l'anti-psychiatrie, sans oublier la programmation, la non-directivité, etc.

Arrêtons-nous sur cette dernière qui n'a pas fini de causer des ravages. Mal digérée par beaucoup d'enseignants même freinetistes, elle s'est installée comme une sorte de mythe, de croyance nouvelle à laquelle il ne fallait pas toucher sous peine de catastrophe. Ainsi d'un laisser aller subtil au début, on glissait insensiblement dans une mollasserie pédagogique qui, entravant l'effort, empêchait de mener l'entreprise jusqu'au bout. A ne pas vouloir agir sur l'enfant on l'installait dans une sorte d'insécurité qui détruisait son potentiel de curiosité, de recherche et d'action. Afin de lutter contre l'autoritarisme néfaste, on tombait dans un autre travers peut être pire : l'abandon.

Revenons à la taxinomie, dérivée de l'enseignement programmé qui nous découvre une sorte de classification des objectifs pédagogiques. Cette nouveauté, bien que pratiquée depuis des lustres, risque, par une importation américaine massive et récente de connaître une renommée rapide. Il en sera beaucoup parlé, puis l'expérience et le temps aidant elle prendra place à son tour dans un casier de choses dépassées par de nouvelles fragilités.

Le bulletin n° 556 de 1977 de la Société Binet-Simon lui consacre 34 pages suivies d'une copieuse bibliographie.

De quoi s'agit-il en fait ?

L'action de l'éducateur selon cette théorie doit se manifester de façon distincte ou simultanée dans trois directions : le cognitif, l'affectif et le psycho-moteur (l'action de l'élève).

En vue de sortir du flou pédagogique, les auteurs fortement imprégnés de behaviorisme chercheraient à «visualiser» par objectifs limités, par buts précis si vous préférez, les résultats concrets obtenus par les élèves grâce au travail de l'éducateur. Ce dernier ne veut pas retomber pour cela dans un banal contrôle de quantité de savoir, à la manière des anciens examens où le verbo-conceptuel domine. Non, non, il veut aller plus loin et approcher plus finement la qualité du jugement, du vouloir, du pouvoir en un mot l'ordonnance de la pensée face aux valeurs découvertes par l'élève.

Bien que séduisante, cette méthode n'est pas simple, car si pour des objectifs limités elle s'apparente à la manière dont Freinet a conçu ses plans de travail et ses brevets, voire même ses fichiers, elle prétend de plus à former une personnalité dont les contours sont beaucoup plus nuancés et même ouvrir si possible vers la créativité. Ce serait mettre en quelque sorte entre les mains de l'éducateur une méthode assez sûre pour contrôler l'avance des tâtonnements dans tous les domaines.

A première vue, une différence majeure apparaît avec la manière de Freinet. Celui-ci organisait le travail et le contrôle d'accord avec les intéressés alors qu'ici on s'en remet surtout à la capacité de l'adulte.

Voyons d'un peu plus près.

Dans la tranche des tâches pratiques avec apprentissage limité et concret, le procédé déjà employé depuis longtemps peut donner d'excellents résultats.

Si l'on aborde des tranches de formation de pensée plus abstraite ayant besoin de supports de vécus complexes qui n'apparaissent pas forcément derrière les mots employés, on risque l'illusion. Et sans jeu

de mots nous avons été longtemps piégés par cette grande illusion.

La même connaissance peut avoir des aspects fort différents suivant les individus.

Prenons un exemple banal : la poule pond un œuf et ouvrons nos récepteurs. L'enfant peut l'avoir seulement entendu dire.

Il peut avoir vu la poule sur le nid puis l'œuf pondu.

Il peut avoir vu la chose : l'œuf sortant de la poule.

Les réactions sont multiples : c'est joli, c'est pénible, c'est utile : rendement, transport, conservation.

— Comment peut-elle fabriquer un œuf aussi rond ?

— Quels animaux pondent les œufs ?

— A quoi servent les œufs pour les oiseaux ?

— A-t-on le droit de prendre leur œuf ?...

L'enfant nous entraîne dans des directions que nous n'avions pas prévues, alors comment délimiter l'objectif. Autant de formations, autant d'intentions, autant de désirs, autant de compréhensions différentes. Préciser les divers aspects de la connaissance à l'aide de tests aussi objectifs que possible rédigés en termes simples est donc une chose ardue. Pensez au F.T.C. Ce problème a été évoqué au cours de la discussion du P.E.P. On voudrait former l'homme de demain assez fort pour maîtriser son environnement dans la position du chercheur continu.

Cette pédagogie par objectifs n'est donc pas une panacée, mais une démarche vers une vue plus large orientée sous des angles différents, pénétrant avec plus de précision les divers processus d'adaptation, motivée par l'intention de donner une meilleure cohérence au savoir. Cela peut devenir comme un pont jeté entre les premiers tâtonnements et le savoir scientifique actuel, raccourcissant ainsi le lent cheminement des expériences réelles.